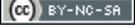
A photograph of a railway track stretching into the distance under a cloudy sky. The track is made of gravel and metal rails, leading the eye towards a horizon with trees and mountains. The sky is filled with soft, grey clouds.

Kadour Naïmi

Le train du destin

Nouvelle

Le contenu de ce livre est offert gratuitement, sous licence . Elle consiste à mentionner l’auteur, reproduire correctement ses écrits, fournir les références nécessaires et le lien, sans utilisation commerciale, identiques conditions de partage si œuvre dérivée. Pour toute utilisation sortant du cadre de cette licence, telle, par exemple, une traduction dans une autre langue, adresser une [demande](#)

Bienvenus [commentaires et soutien](#)

La présente nouvelle fait partie d’un prochain recueil
Le Pays (du) Milieu

Paysages

Dans l'extrême sud de la Chine, à Kūn Míng, capitale de la province du Yún Nán, la jeune Lì Huā monta dans un train, à destination de la petite agglomération de Jiàn Shuǐ. Elle voulait trouver une place tranquille pour relire une nouvelle qui l'avait touchée : *La véritable histoire de Ah Q*, écrite par Lǚ Xùn, une satire de la société chinoise et de la révolution inachevée de 1911.

La voyageuse parcourut plusieurs wagons. Elle eut la chance de découvrir un compartiment où se trouvait uniquement une femme. Celle-ci, la soixantaine d'années, avait l'air d'une paysanne de la région ; ses habits étaient modestes, son visage ridé par ce qu'on appelle les aléas de la vie, mais son regard reflétait une évidente dignité.

Lì Huā entra, mit sa petite valise sur le porte-bagages, puis s'assit sur la banquette opposée à celle de la dame, à l'angle le plus loin. La nouvelle venue souhaitait, ainsi, éviter toute discussion inopportune, pour se consacrer à sa lecture.



Quelques minutes plus tard, le train serpentait joyeusement entre de luxuriantes montagnes boisées. Lì Huā les contemplait avec plaisir. Elle aimait ces splendides paysages ; ils avaient enchanté son enfance et sa

jeunesse. Les denses forêts, le ciel d'un bleu pur et qui semblait si proche à cette hauteur montagnaise, et les paysans dans leurs champs étaient pour l'observatrice des moments de douce et paisible joie. Toutefois, celle-ci se teintait de mélancolie, à la pensée des éprouvantes conditions d'existence des travailleurs de la terre, à leur labeur durant toute l'année, sans, pour cela, gagner les moyens économiques suffisants pour une existence convenable.

De telles réflexions de Lì Huā avaient un motif. Elle provenait d'une famille de modestes paysans. Par chance, leur pauvreté était compensée par une richesse du cœur ; elle fournissait à ces humbles gens l'énergie nécessaire pour vivre, envers et malgré tout. La fille n'a jamais oublié une observation de son père : « La nature est très intelligente. À chaque saison, elle fournit des aliments différents, utiles aux diverses nécessités du corps. Il suffit de se nourrir en se conformant à ce calendrier, et nous n'aurons pas besoin de médecin, ni d'aller mendier. »

À chaque fois, le souvenir de ses parents procurait à Lì Huā un profond bienfait et une infinie gratitude, parfois même ses yeux se baignaient de larmes.



Deux mondes

Dans le wagon, Lì Huā ne put s’empêcher de jeter un regard discret à la dame. Les personnes d’apparence modeste ont toujours touché sa sensibilité, puis éveillé sa curiosité. La femme âgée, le visage tourné vers la fenêtre, observait le panorama. La jeune fille fut émue par la pauvreté des habits et par l’attitude humble de la voyageuse. Lì Huā nota les profondes rides qui lui creusaient le visage, tanné par le soleil ; ses cheveux blancs étaient noués en une simple natte derrière la nuque. « Quelle est sa vie ? » se demanda Lì Huā. Elle éprouvait une envie de le savoir, aussi irrésistible qu’affectueuse... Elle finit par oublier son livre. Ce n’est pas étonnant : chez elle, la réalité a toujours prévalu sur la connaissance livresque.



La dame avait, elle aussi, examiné discrètement sa compagne de voyage. Elle nota ses vêtements élégants sans être extravagants, son attitude assurée mais simple, le visage ovale et régulier, les cheveux d'un noir tendre et, surtout, les grands yeux d'un brun clair, d'où émanait une chaude douceur.

Tout à coup, les regards des deux voyageuses se rencontrèrent. Chacune d'elles en fut très embarrassée, comme si elle était entrée dans un

lieu sacré mais interdit. Néanmoins, chacune des deux voyageuses sentait en elle une impérieuse pulsion de regarder, encore une fois, l'autre. « Étrange ! », fut l'identique mot qui surgit dans les deux esprits. Il fut suivi de la même question : « Mais, pourquoi ?... »

Le train, lui, machine indifférente aux êtres humains, poursuivait sa régulière et tranquille course sur les artères des montagnes.

Les regards fixés l'une sur l'autre, Lì Huā ne put s'empêcher d'ébaucher un sourire amical, pour atténuer la sensation qui l'avait envahie. L'autre lui répondit de même ; cependant, dans ses yeux de la vieille femme, pointait une lueur étrange. À Lì Huā, elle semblait émaner une espèce d'amertume. Elle contraignit la dame à serrer instinctivement et fortement les lèvres. Cette réaction attisa l'intérêt de Lì Huā.

Cependant, les convenances ne permettaient pas aux deux femmes de se scruter plus longuement. Par une espèce d'accord tacite, elles trouvèrent le moyen de s'observer réciproquement, en masquant leur procédé par des regards jetés comme par hasard ça et là, à l'intérieur et à l'extérieur du wagon.



La dame se mit à regarder le paysage par la fenêtre. Ainsi, Lì Huā put mieux l’examiner. « Quel âge peut-elle avoir ?... Difficile à deviner, surtout quand il s’agit de paysans, encore plus malaisé en ce qui concerne les femmes. Elles portent des enfants et accouchent, dans les conditions les plus difficiles ; cela change leur corps et l’expression de leur visage. »

La jeune fille regarda les mains de la femme ; grosses et vieilles, suite au rude contact avec la terre et avec les instruments pour la travailler, aux

intempéries, à la pluie glaciale en hiver et au brûlant soleil d’été. Le cou, également, portait de profondes rides. Enfin, la peau sombre de la paysanne porta Lì Huā à se poser une dernière question à propos de la voyageuse : « Est-elle han¹ ou d’une minorité ethnique ? »

À leur tour, les yeux de Lì Huā se dirigèrent vers la fenêtre, et elle laissa sa compagne la considérer. Cette dernière, bien entendu, en profita. Elle se rendit compte combien la jeune fille respirait la santé et le bien-être. Son corps était bien modelé, la peau du visage bien lisse, le teint clair et délicat. Le tout était embelli par d’agréables vêtements. La paysanne ressentit un plaisir à constater que ces habits n’avaient rien d’ostentatoire, d’arrogant. Ces dernières années, elle avait noté avec tristesse l’augmentation des différences entre nouveaux enrichis et nouveaux appauvris. Ces inégalités se manifestaient d’abord dans les accoutrements.

Le train roulait, alors, au milieu de rizières où, dans les eaux, scintillaient de temps à autre les lumineux rayons d’un soleil ardent.

¹Autrement dit chinoise, ethnie majoritaire.



Harmonie

Lì Huā ne tint plus : elle voulait connaître sa compagne de voyage. Elle se tourna lentement vers elle :

- Pardonnez-moi, lui dit-elle d'un ton doux et respectueux : puis-je vous demander d'où vous êtes ?

La dame fut surprise de se voir adresser la parole. Généralement, les gens aisés ne daignaient pas s'intéresser aux humbles. L'époque où ces derniers avaient relevé la tête et repris leur dignité, juste après l'instauration de la république dite populaire, en 1949, cette époque était, désormais,



révolue. Place aux riches, maintenant, possesseurs de la Divinité Suprême : l'argent !

Toutefois, à son interlocutrice qui avait daigné lui parler, l'humble paysanne dans le wagon osa l'examiner plus attentivement, mais d'un air bizarre ; il semblait intimidé.

Un sourire tranquille et rayonnant de Lì Huā encouragea la paysanne à répondre. Sa voix mal assurée se fit entendre :

- Pourquoi me le demandez-vous ?
- Oh, comme ça, pour parler un peu.
- Je suis du village de Xīn Fāng², répondit la dame.

A ce nom, Lì Huā tressaillit, mais l'autre ne le remarqua pas.

- Xīn Fāng ? répéta la jeune fille machinalement.
- Oui.
- Xīn Fāng près de Jiàn Shuǐ ?
- Oui.

Alors, Lì Huā fissa davantage ses yeux sur la dame, d'une manière telle et si longtemps que l'observée détourna le regard, très embarrassée, les joues empourprées. Malgré cette réaction, les yeux de Lì Huā restèrent rivés sur son interlocutrice.

La paysanne baissa d'un coup la tête, la releva, regarda de nouveau la jeune fille puis demanda, d'un ton qui se voulait normal mais dans lequel teintait quelque chose d'étrange :

- Et vous, vous êtes d'où ?
- De Dōng Hǎi³.

² Littéralement « Lieu [du] Cœur ».

³ « Mer [de l'] Est ».



La réponse laissa l'autre songeuse. Après un moment, un long moment, la dame questionna :

- Vous travaillez ?
- J'enseigne la philosophie à l'université de Kūn Míng.
- C'est quoi comme travail ?

Lì Huā réfléchit un instant ; elle ne savait pas comment expliquer. « Ah ! Que je suis stupide !... se reprocha-t-elle. Comment ai-je pu répondre de cette manière, comme une personne qui ignore le peuple, en utilisant de manière arrogante des mots ronflants qui risquent de l'embarrasser, en lui rappelant son ignorance ? »

Elle essaya de se corriger :

- Enseigner à apprendre à se conduire dans la vie en évitant de faire du mal, et en s'efforçant de faire le bien. On appelle cela avoir de l'harmonie avec soi-même, avec les autres et avec la nature, notre mère à tous.

Cette réponse frappa la travailleuse de la terre.

- Cela est possible ? demanda-t-elle, d'un ton totalement incrédule.

À son tour, l'enseignante resta surprise par l'incrédulité de l'autre, exprimée de façon si nette. La philosophe réfléchit un instant, pour savoir quoi dire de manière adéquate, compréhensible à l'autre. Un instant après, elle déclara :

- Si les conditions matérielles le permettent, si la volonté existe, et si on acquiert la connaissance nécessaire, alors oui, l'harmonie est possible.



Elle ajouta, ensuite, qu'elle a eu la chance de bénéficier de parents aimants. Malgré leur pauvreté, ils avaient réussi à l'aider à étudier pour, disaient-ils, « te faire sortir de la misère, en espérant qu'à ton tour, tu aideras les autres à s'en affranchir ». Ils ajoutèrent immédiatement : « Oui, les autres !... Non pas nous, car, nous, par chance, nous parvenons à ne plus souffrir la faim, nous avons notre bol de riz et même un peu plus. » Lì Huā avait toujours été touchée par cet esprit de ses parents : altruiste malgré la pauvreté. Elle en est restée marquée, au point d'avoir choisi la profession d'enseignante de philosophie en pensant : « Ce sera ma manière de d'honorer et de concrétiser l'esprit de mes si chers parents ! »

Lì Huā ne fut qu'à moitié surprise de sa confession à la paysanne. Avec les personnes humbles, la jeune fille aimait beaucoup parler pour

connaître leur vie, et, à travers elle, mieux comprendre la sienne et la société en général.

Cependant, les paroles de Lì Huā émurent la modeste vieille femme au plus profond ; elle porta rapidement les doigts d'une main à ses yeux, pour empêcher des larmes de jaillir. Sa tête s'abaissa vers le sol. Elle resta silencieuse, immobile.

Elle finit par murmurer :

- Vous avez eu de la chance d'avoir de tels parents.
- Oh, oui ! Oui, beaucoup de chance !... Et vous, avez-vous des enfants ?

La dame leva un visage avili. Dans ses yeux fatigués, des larmes apparurent et suivirent les sillons des profondes rides.



- Oh ! Pardonnez-moi ! s'inquiéta la jeune fille, très embarrassée.
Pardonnez-moi ! Je ne devais pas vous poser cette question. J'ai été stupide !

Les yeux brouillés par les larmes, la paysanne la tranquillisa, mais d'un ton mal assuré :

- Au contraire ! Au contraire, vous avez bien fait de me poser la question.

Lì Huā attendit une clarification... Elle ne vint pas.

Signes

Devant l'expression douloureuse de la femme âgée, la plus jeune ne savait quoi penser, quoi dire. Elle suivait du regard l'écoulement des larmes sur le rugueux visage. Des vers retentirent dans sa mémoire :

*« Quand les yeux extérieurs
sont ceux de l'intérieur,*



l'esprit et le cœur,

montrent leur valeur. »

Lì Huā aurait voulu percer le secret du brusque trouble de sa compagne de voyage. Elle envisagea plusieurs hypothèses : « Son mari est-il malade ou mort ? Ou son enfant ? Est-ce elle qui est malade et risque de mourir ?... » L'enseignante universitaire connaissait l'obsession et la terreur des plus pauvres : le coût des soins étant trop élevé pour eux, tomber malade serait une tragédie.

Néanmoins, Lì Huā n'osa pas questionner, par discrétion. En outre, elle ne sut pas si elle devait assister encore à cette pénible scène ou s'éclipser, en laissant la malheureuse vivre sans témoin le pénible sentiment qui la tourmentait.

Hasard généreux

Lì Huā trouva une excuse. Elle se leva :

- Je vais acheter une bouteille d'eau. Voulez-vous que j'en porte une pour vous ?



L'autre se sécha furtivement les larmes avec les deux mains, puis chuchota, gênée par tant de gentillesse :

- Oh, non ! Non ! Je n'ai besoin de rien, merci !

Lì Huā ouvrit la portière, la referma derrière elle, puis s'engagea dans le couloir.

En s'éloignant, elle s'arrêta. Elle voulut demander à sa compagne si elle désirait également manger quelque chose.

En retournant à la porte du compartiment, Lì Huā eut la stupéfaction de voir le corps de la femme à demi penché hors de la fenêtre : elle tentait visiblement de se jeter à l'extérieur alors que le train courait très vite.

Lì Huā, affolée, ouvrit rapidement la porte, et se précipita dans le wagon jusqu'à rejoindre la femme qu'elle retint par la robe, en criant :

- Que fais-tu ? Que fais-tu ?

- Laisse-moi ! la conjura la désespérée, d'une voix éteinte, laisse-moi !
Je veux mourir !

Elle se débattit avec énergie pour se libérer et s'éjecter au dehors. Lì Huā parvint à l'enlacer par la taille et, faisant appel à toute sa force, réussit à la retenir. Mais la vieille femme s'agitait en tentant de passer davantage son corps vers l'extérieur... La lutte entre les deux volontés opposées devint farouche. Elle était assourdie par le bruyant roulement du train sur les rails, régulièrement interrompu par le franchissement d'un tronçon à un autre.

Les cheveux de la malheureuse voltigeaient follement, agités par le vent, dont la puissance était accentuée par la course du train. L'avant-corps,



les bras et les mains de la paysanne se tendaient éperdument, cherchant le vide.

Les bras de Lì Huā, au contraire, ceinturant au mieux possible la taille de la candidate au suicide, la tiraient de toute leur énergie en arrière. Cependant, la force de la paysanne, endurcie par l'existence vécue, surpassait celle de l'intellectuelle.

- Non ! Non ! cria Lì Huā... Non ! Non !

Elle jeta un regard vers la porte du wagon, espérant la venue d'un voyageur pour l'aider à retenir la vieille femme.

Lì Huā hurla le plus fort qu'elle put :

- À l'aide ! À l'aide !

Personne ne parut à la porte du wagon : les roulements des roues du train couvraient la voix de Lì Huā.

Par chance, la fenêtre du wagon, ne s'ouvrant pas complètement, rendait malaisé le passage du corps trapu de la paysanne vers l'extérieur. La terre défilait à toute vitesse, faisant tourbillonner la poussière et les petits

cailloux qui venaient heurter la vitre et les visages des deux voyageuses en lutte.

Soudain, la vieille femme fit un mouvement brusque pour forcer la fenêtre à s'ouvrir davantage. Cet élan entraîna la tête de Lì Huā, jusqu'à heurter brutalement le fer du rebord. La paysanne s'en rendit compte et se retourna, épouvantée, vers la jeune fille. Celle-ci en profita et tira d'un geste ferme sa compagne vers l'intérieur. Alors, elle ferma d'un coup la fenêtre.



Morte vivante



L'enseignante de philosophie ne comprenait pas cet horrible acte de désespoir.

- Pourquoi ? demanda-t-elle, bouleversée, à l'autre... Pourquoi ?

La malheureuse, le dos plaqué contre la vitre, garda la tête baissée, secouée par une épouvantable crise de sanglots.

- Tu as une grave maladie ?... Ou quelqu'un de ta famille ? murmura Lì Huā.

L'autre resta murée dans sa silencieuse affliction.

- S'il te plaît, supplia la jeune fille, raconte-moi. Je voudrais t'aider. Permets-le moi !

La tourmentée semblait n'avoir pas entendu. Lì Huā attendit avec patience. Dans le village de son enfance, elle avait assisté à des comportements de ce genre chez des voisins. Apparemment incompréhensibles, ces réactions étaient causés par de réels malheurs, cachés par honte. Toutefois, Lì Huā n'avait jamais vu une expression de douleur si bouleversante, ni de geste tellement insensé.

Elle murmura de sa voix la plus douce :

- Je te prie, s'il te plaît, considère-moi comme ta fille, et parle-moi !

Cette phrase eut le résultat le plus inattendu. Son interlocutrice enlaça Lì Huā brusquement, avec une énergie insoupçonnée, et sa poitrine fut secouée par d'autres sanglots, encore plus déchirants. Lì Huā l'entoura affectueusement de ses bras, et attendit...



Enfin, la digue déborda. Le visage posé et caché sur la poitrine de sa consolatrice, l'infortunée avoua, tremblante de tout son corps, interrompue de temps en temps par des hoquets :

- Il y a environ vingt cinq ans, j'avais quitté mon village pour aller chercher un travail qui me donne à manger. Je suis allée à Kūn Míng. La première nuit, je marchais dans une ruelle, seule, dans une sombre rue. Je cherchais un logis pas cher. Brusquement, un homme m'a prise par derrière et ses vigoureux bras me serrèrent contre sa poitrine. Je me suis débattue, je suis parvenue à me retourner et je l'ai griffé, mordu. Mais il était plus fort que moi. Il m'a frappée si fort que j'ai perdu connaissance. En me réveillant, du sang salissait mes jambes... J'ai compris !... Horreur !...J'ai voulu me tuer, me lancer sous les roues de la première voiture qui passerait. Mais j'ai pensé à mes parents et à ma petite sœur : qui leur donnerait à manger au village ?... J'ai réussi à trouver un travail, mais sans pouvoir me débarrasser de ce que le misérable avait mis dans mon ventre. Quand c'est devenu plus gros, le patron me licencia. De nouveau, j'étais dans la rue, sans moyens... Un bébé est né. Il me fallait chercher une solution. N'en trouvant aucune, j'ai pris un train pour retourner dans mon village. Un train comme celui-ci. Pendant le trajet, une pensée me vint, m'effraya mais continua à me tourmenter, jusqu'à m'obséder. Elle me disait que je ne pouvais pas me

présenter devant mes parents avec un nouveau-né, sans avoir été mariée... J'étais si malheureuse, totalement désorientée ; je me sentais une morte vivante. Le bruit des roues sur les rails me paraissait infernal. Ma tête s'embrouilla ; elle fut prise de vertige. Alors,...



Sa voix s'étrangla, sans pouvoir continuer. Lì Huā attendit, les nerfs tendus, les tempes battantes...

Soudain, la mère hurla à elle-même :

- Maintenant, il faut que tu parles !... Tu le dois !... Il le faut !

Son halètement devint plus bruyant, plus violent, plus saccadé. D'une voix horriblement râlante, elle avoua :

- J'ai pris mon bébé et...

Sa gorge se bloqua. Un épouvantable « Ah ! » en éclata, atroce, suivi de gémissements de mourante.

Alors, en écho à ce hurlement, fut lancé un cri terrible, venant du tréfonds de l'âme, couvrant le roulement des roues du train sur les rails.



Ce cri déchirant, ce cri bouleversant, ce cri assourdissant fut :

- Maman !...

Un peu de calme revenu, à son tour, la jeune fille révéla son secret à celle qui était sa mère.

Le soir de son vingtième anniversaire, ses parents lui avaient confessé la vérité... « Un jour, à l'aube, nous nous rendions, moi et mon épouse, à notre petit champ, situé près de la ligne de chemin de fer reliant Kūn Míng à Jiàn Shuǐ. De faibles mais continus sanglots désespérés attirèrent notre attention. Nous cherchâmes longuement dans la pénombre... Jusqu'à découvrir, sur un buisson, le petit corps d'un bébé qui gigotait en vagissant, le corps presque nu. C'était une fille. En remerciant le Ciel, nous l'avions adoptée et, en reconnaissance du buisson qui l'avait accueillie, nous l'avions nommée Lì Huā⁴. »

Jiàn Shuǐ, 02 août 2019.

⁴ Belle Fleur.